Le Comte de [illegible]

17 Janvier 1823

LA

ROUTE DE POISSY,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS ET DARTOIS,

REPRÉSENTÉ A PARIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 17 JANVIER 1823.

PRIX : 1 fr. 50 cent.



PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, n°. 51.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BOULOT, marchand de bœufs.	M. HYPOLITE.
MOUTONNET, marchand de moutons	M. JOLY.
EVELINA, fille de Boulot....	Mlle. PAULINE-GEOFFROY.
HIPOLITE, fils de Moutonnet.	M. ARMAND.
CHESTER, riche Irlandais...	M. GUILLEMIN.
JAMES, valet de Chester.....	M. GUÉNÉE.
Mme. BERTHIER, aubergiste,	Mme. BRAS.
GEORGETTE, fille d'auberge.	Mlle. MINETTE.
ANDRÉ, postillon...........	M. JUSTIN.

La scène se passe sur la route de Paris à Poissy.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LA ROUTE DE POISSY,

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une cour d'auberge fermée par un mur. Une porte sur le côté. L'auberge est à droite un pavillon à gauche, portant le n.° 3.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE, *seule à la cantonnade.*

Bon voyage, monsieur Boulot! nous vous attendrons ce soir, hein! non? eh! bien, demain... Ah! vous avez oublié votre pipe? j' vas vous la qu'rir. (*Elle revient et entre dans le pavillon* n° 3, *pendant ce temps, mad. Bertier sort de l'autre corps de logis et vient en scène.*)

SCÈNE II.

Mme BERTHIER, GEORGETTE.

Mme BERTHIER.

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est?

GEORGETTE, *sortant du pavillon et tenant une pipe.*

C'est M. Boulot qui s'en va au d'vant d' son ami, M. Moutonnet, et il avait oublié sa pipe que je lui portons avec son tabac. (*Elle fait mine de les lui remettre.*)

Mme BERTHIER, *à part.*

Elle est gentille c'te Georgette! c'est brave et alerte!

c'est dommage qu' ça pousse si vîte!... ça d'mand'rait bientôt un mari.

GEORGETTE, *à la cantonnade.*

Adieu, M. Boulot! nous prendrons bien soin d' vot' demoiselle.

Mme BERTHIER.

Allons, Georgette, va bien vîte faire la chambre de ce voyageur et ranger ses effets.

GEORGETTE.

Soyez tranquille, madame.... ça s'ra bientôt fait!... il a déjà lui-même rattrouppé tout son butin... Ces marchands d' bœufs et d' moutons, ça ne laisse rien traîner.

Mme BERTHIER.

Ils ont d' l'ordre, de l'énonomie, ils travaillent beaucoup. Oh! ces gens-là méritent bien d'être riches! surtout c' père Boulot... quelle éducation il a donné à sa fille!

GEORGETTE.

Mamzelle Evélina, c'est vrai.

Mme BERTHIER.

Moi qui l'ai vue pas plus haute que ça, et bête, bête! aujourd'hui ce n'est plus ça.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

C'est un prodige pour son âge,
Son pèr' me l'disait encor là ;
Ça s'ra z'un trésor en ménage :
Ell' chant', danse, et cœtera ;
Ell' sait, d'une façon peu commune,
L'Italien, l'Anglais, et l'All'mand....

GEORGETTE.

Trois langues!... Il me semble pourtant
Qu'les femmes en ont assez d'une.

Mais M. Moutonnet, ne vous a-t-il pas aussi un beau garçon qui lui fait ben d'honneur, et qu'on prendrait plutôt pour le fils d'un Préfet, qu' pour celui d'un marchand d' moutons?

Mme BERTHIER.

Ça va faire deux beaux mariages au premier jour.

GEORGETTE.

C'est dommage quoiqu' ça.

Mme BERTHIER.

Comment?

GEORGETTE.

Oui, c'est un malheur! une jeune demoiselle qui a d' la fortune, des talens, d' la beauté... ça devrait rester toujours fille pour faire enrager les hommes.

Mme BERTHIER.

Tu leur en veux donc bien aux hommes? Qu'est-ce qu'ils t'ont donc fait?

GEORGETTE.

Oh! pour c' qu'est d' moi bernicle! j' leur défends d' m'approcher... c'est tous des enjoleurs.

Mme BERTHIER.

Cependant il y a de par le monde un certain André, qui est postillon à la poste royale de Paris et à qui qu' tu fais assez bon acceuil quand il vient ici.

GEORGETTE.

Écoutez donc, il nous amène des courriers, et puis...

AIR : *Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça?*

Chez ma tante Marguerite,
Je le vis encore enfant.
Je m'souviens qu'j'étais petite,
Et qu'André n'était pas grand;
Maintenant il se dév'loppe :
D'puis qu'il trott' sur c'te rout' là,
Il dit qu' l'amour le galoppe.
Je n'peux pas empêcher ça.

Mad. BERTHIER.

Même air.

T'as un' min' des plus gentilles ;
Mais écout' bien cet avis:
Les courriers, aux jeunes filles,
Font souvent voir du pays.

GEORGETTE.

Il dit qu'il me veut pour femme,
Et que quand il m'épous'ra,
Chaqu' jour il m'prouv'ra sa flamme...
Je n'peux pas empêcher ça.

M BERTHIER.

Allons, va à ton ouvrage, mon enfant; car c'est aujourd'hui grand marché à Poissy, et il ne peut manquer d' nous arriver des voyageurs... (*On entend sonner*) Tiens va voir, c'est mademoiselle Evelina qui sonne.

GEORGETTE, *sortant.*

On y va, on y va, Mamzelle... (*Elle sort.*)

SCENE III.

Mad. BERTHIER, *seule.*

Cette chère demoiselle m'a fait coucher très-tard hier! elle m'a parlé de sa pension, de ses études, de ses compagnes, qu'elle regrette... je n' sais, mais il m'a semblé qu'elle avait quelque confidence à m' faire... ses regrets en quittant Paris ne sont peut-être pas tous pour ses jeunes camarades! la pauvre enfant!... si elle aime, ma foi, je la plains de tout mon cœur; j' m'en souviens encore, ça cause bien du tourment, surtout la première fois.

Air : *Il était une fillette.*

L'amour est plein de malice;
C't'enfant toujours trompera :
Dans notre cœur il se glisse,
Et puis, un' fois qu'il est là,
Que de tourmens
Pour les amans!
Il les désole,
Et puis s'envole.
Fuyez, fuyez son doux attrait!
Fillettes, je vous l'dis tout net:
L'amour ne caus' que du regret,
Je l'connais comme si j'l'avais fait.

SC NE IV.

Mad. BERTHIER, GEORGETTE et puis ANDRÉ et JAMES.

GEORGETTE, *accourant.*

V'la un courrier! c'est André avec un domestique en livrée.

Mme BERTHIER.

Eh! vîte, Georgette ! donne-leur un coup à boire.

ANDRÉ, *entrant.*

Eh ! l'auberge ! quelqu'un.

JAMES.

Oui quelqu'un... oh ! la la la !

Mme BERTHIER.

Quel train vous faites, monsieur André !

ANDRÉ.

Bonjour, mère Berthier.

Mme BERTHIER.

Bon jour mon garçon.

ANDRÉ.

Tout l' monde s' porte bien chez vous ?

Mme BERHIER.

J' suis la plus malade.

ANDRÉ, *à James.*

Monsieur James, faut-il commander les chevaux.

JAMES, *marchant avec peine.*

Laisse donc, j'ai les jambes et les cuisses en capilotade... v'là la première fois que je cours la poste, et c'est bien la dernière... Oh! la la.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Tenez, j'vous l'dis avec franchise,
Mon père était marchand d'coton ;
J'fus élevé dans sa marchandise,
Jugez si le cheval m'est bon.

ANDRE.

Celui dont vous v'nez de descendre
A la bouch' tendre et le pied sûr.

JAMES.

Il peut s'fair' qu'il ait la bouch' tendre,
Mais il a l'trot diablement dur.

Mme BERTHIER.

Vous vous arrêtez donc ici ? C'est que je n'ai plus qu'une chambre..... faut-il la conserver pour votre maître ?

JAMES.

Ma foi, on verra quand il sera ici, il ne peut tarder.

Mme BERTHIER.

Comme vous voudrez... j' vas toujours lui faire préparer à dejeûner.

JAMES.

Oh! pour ça vous ne risquez rien; les Anglais ça boit et ça mange toute la journée. (*Mad. Berthier sort, Georgette apporte une bouteille et des verres et verse à boire.*)

ANDRÉ.

A vot' santés, mam'selle Georgette. (*il boit.*)

JAMES.

De tout mon cœur!... (*il boit*)

GEORGETTE.

Vous êtes bien bon, messieurs, asseyez-vous donc, vous s'rez plus à vot' aise.

JAMES.

Non, non, impossible, parce que, voyez-vous, nous avons été un train... et puis mon maudit bidet...

ANDRÉ, *l'asseyant sur une chaise.*

Allons donc, du courage.

JAMES, *criant.*

Oh! la la.

GEORGETTE.

A présent, j'allons vous chercher un p'tit morceau qui chauffe, et vous m'cont'rez les nouvelles de Paris. (*Elle sort.*)

SCENE V.

JAMES, ANDRÉ, *assis et buvant.*

JAMES.

Dites donc, postillon, savez-vous qu'elle est gentille, la petite servante.

ANDRÉ.

Tiens, si je le sais!...

JAMES.

Sans connaître celle après qui mon maître court, je donnerais bien la préférence à celle-ci.

ANDRÉ.

Comment! votre Anglais est à la poursuite d'une parisienne! elle lui fera voir du pays; car ça va le diable les parisiennes.

JAMES.

Ma foi, je n'sais si elle est Parisienne ou Cauchoise!... tant il y a quelle se nomme Evélina, qu'il l'a vue plusieurs fois dans un pensionnat où il a sa fille... qu'il en est devenu amoureux, et qu'ayant su qu'elle était partie avec son père, et qu'elle avait pris cette route, il s'est déterminé à la suivre et à la demander en mariage aussitôt qu'il l'aurait retrouvée.

ANDRÉ.

Il est donc veuf ton milord?

JAMES.

Oui, mais ce n'est pas un milord... c'est tout uniment un de ces gros marchands qui viennent de tems en tems en France pour y faire des écoomies, et s'y régaler à bon compte de nos vins, de notre gibier et de nos fruits! un bon enfant tout d'même pour un Anglais.

SCENE VI.

Les Précédens, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Messieurs, on vous a mis un p'tit couvert dans la salle basse, si vous voulez vous y rendre, vous êtes servis.

JAMES.

Vous avez bien tardé, mon enfant.

GEORGETTE.

Excusez moi, j'ons été forcée d'servir avant vous l'déjeûner d'une jeune et jolie demoiselle.

JAMES.

Ah! ah! encore une!... mais c'est donc le rendez-vous des grâces que cette maison.

ANDRÉ, *à Georgette.*

Et quelle est cette belle voyageuse?

GEORGETTE.

C'est mademoiselle Evélina.

JAMES.

Mademoiselle Evélina, l'heureuse rencontre!

GEORGETTE.

Elle est ici pour quelques jours avec son père.

JAMES.

Avec son père! je ne pouvais mieux tomber!... Eh! vîte, la fille, une bouteille de Bordeaux, à la santé de mon maître et à la vôtre!... Nous attendons ici not' Anglais.

(*André cherche à embrasser Georgette qui le repousse.*)

GEORGETTE.

Eh bien, monsieur André, vous tiendrez-vous.

JAMES, *voulant aussi l'embrasser.*

Mais, moi, la jolie enfant!

GEORGETTE, *même jeu.*

Pas plus l'un que l'autre... mais pendant qu'vous vous échauffez là auprès d'moi, vot' déjeûner réfroidit.

(*André cherche à l'emmener.*)

JAMES, *à André.*

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Nous somm's au term' de not' voyage ;
Viens, j'te cont'rai ça jusqu'au bout.
(*à Georgette.*)
Servez-nous, la petite sauvage.

GEORGETTE.

Je ne suis pas sauvag' dutout.

ANDRE.

Pourquoi donc être si sévère ?

GEORGETTE.

Je n'dois pas m'en laisser conter,
Car demain on nomme un' rosière,
Et j'sais qu'on doit me balotter..

ENSEMBLE.

ANDRE ET JAMES.

Elle est gentille elle est sévère,
J'approuve ce qu'elle dit là;
Il faut tâcher d'être rosière,
Sans être sauvage pour ça.

GEORGETTE.
Oui, j'en conviens, je suis sévère.
On en croira ce qu'on voudra;
Je veux tâcher d'être rosière,
Mais je n'suis pas sauvag' pour ça.

SCENE VIII.

HIPOLITE, GEORGETTE.

HIPOLITE, *entrant.*

Ah! voilà quelqu'un!... ma belle enfant!

GEORGETTE.

Qu'y a-t-il pour vot' service, monsieur? Il est gentil ce voyageur-là!

HIPOLITE.

Vous avez dans cette maison une jeune personne nommée Evélina?

GEORGETTE.

Oui, monsieur, elle est ici depuis huit jours avec son père qui occupe ce pavillon n°. 3.

HIPOLITE.

C'est un homme d'une grande fortune?

GEORGETTE.

Oh! oui, il est calé!

HIPOLITE.

Et puissant, sans doute?

GEORGETTE.

Oh! oui, il remplit bien sa place, celui-là!

HIPOLITE.

Ne pourrais-je la voir, lui parler?

GEORGETTE.

Pourquoi non, monsieur?

HIPOLITE.

Je suis chargé d'une lettre que je dois lui remettre moi-même. (*il montre la lettre.*)

SCENE IX.

Les Précédens, Mme BERTHIER.

Mme BERTHIER, *prenant la lettre.*

Qu'est-c'que c'est qu'cette lettre? (*la rendant après avoir lu l'adresse.*) Monsieur, mademoiselle Evélina n'a de correspondance avec personne.

HIPOLITE, *troublé.*

Cette lettre est de sa maîtresse de pension, madame.

GEORGETTE.

Oui, madame, c'est de sa maîtresse de pension!... pardine! sans ça...

Mme BERTHIER.

Ah! c'est différent... Monsieur s'arrête-t-il ici?

HIPOLITE.

Certainement... si vous avez une chambre disponible.

Mme BERTHIER.

Nous n'en avons plus qu'une...monsieur est sûrement le fils, le neveu, ou le cousin de la maîtresse de pension... oui, ça se voit tout de suite... de la figure, de l'éducation et de la politesse. (*à part.*) Il y a de l'amour, c'est sûr, je m'y connais!... (*haut.*) Georgette, conduis monsieur au n°. 8; aussitôt que mademoiselle Evélina pourra vous recevoir, je vous ferai avertir.

GEORGETTE, *à Hipolite qui est entré dans l'auberge.*

Pas par là... vous allez dans l' poulailler!

(*Georgette sort.*)

SCENE X.

Mme BERTHIER, *seule.*

Ce jeune homme a l'air décent et honnête... il me plaît... j'ai toujours aimé les amoureux, moi!... mais songeons que le père Boulot m'a confié sa fille, et tenons-nous sur nos gardes.

On entend le bruit d'une voiture et des claquemens de fouet.

SCÈNE XI.

Mme BERTHIER, CHESTER, *ensuite* JAMES et GEORGETTE.

CHESTER, *encore dans la coulisse.*

Postillon, arrêtez donc le cheval dans la voiture.

Mme BERTHIER.

Ah! ah! voilà sans doute notre Anglais.

CHESTER.

Ah! bonjour, madame l'auberge. Ma courrier m'a-t-il fait préparer pour déjeûner? James! James!

Mme BERTHIER.

Oui, monsieur, tout ça va être prêt dans l'instant. Georgette! Georgette! (*elle accourt.*)

CHESTER.

James! James! (*il accourt.*)

JAMES, *bas à Chester.*

Mademoiselle Evélina est ici?

CHESTER.

Wast an happy men Jam!

Mme BERTHIER, *à James.*

Qu'est-ce qu'il dit.

JAMES.

Il dit que la maison lui plaît, et qu'il n'ira pas plus loin.

GEORGETTE, *bas à Mad. Berthier*

Ah! mon dieu! où allons-nous le loger? nous v'nons d'donner la seule chambre qui nous restait.

Mme BERTHIER, *bas à Georgette.*

Ma foi je ne vois qu'un moyen! c'est d' porter dans ma chambre les effets du père Boulot qui est parti c' matin et qui ne r'viendra probablement que demain.... alors on donnera à cet Anglais la Chambre de M. Boulot.

GEORGETTE.

C'est bon, madame, ça sera bientôt fait... (*On voit passer dans le lointain les deux bouviers. Elle entre dans*

le pavillon et transporte dans l'autre corps de logis plusieurs porte-manteaux, James l'aide.)

Mme BERTHIER.

Monsieur voyage pour son plaisir ?

CHESTER.

Yès, madame,... je voyageai toujours... maintenant pour le plaisir dans cette pays... je souvenais d'avoir été dans le captivité à Amiens avec pas une guinée dans ma poche !

AIR : *Vaud. de la Partie Carrée.*

Dans les prisons, un Picard, un brave homme,
A mon secours, soudain se présenta ;
Sur ma parole il m'offrit une somme,
J'avais jamais oublié ça.
Pour l'embrasser, je revenais en France ;
Quoiqu'étranger, je le chéris :
Le sentiment de la reconnaissance
Est de tous les pays.

GEORGETTE, *s'avançant et montrant le pavillon.*

Monsieur Mylord, votre appartement est prêt.

CHESTER, *regardant Georgette avec son lorgnon.*

Voilà une jolie fille !... elle avait le nez en l'air.

Mme BERTHIER.

Votre déjeûner est servi.

CHESTER, *se retournant et regardant mad. Berthier.*

Cette femme avait du bon aussi. (*Haut*) J'aimais beaucoup la société des dames... et j'allais déjeûner. (*Il entre dans le pavillon.*)

Mme BERTHIER.

Allons, voilà mon Anglais casé !...

BOULOT et MOUTONNET *en dehors.*

Oh ! oh ! oh ! oh !

GEORGETTE, *accourant.*

Not' bourgeoise, not' bourgeoise ! v'là M. Boulot et M. Moutonnet qu'arrivent.

SCENE XII.

Mad. BÉRHIER, GEORGETTE, BOULOT, MOUTONNET.

Mme BERTHIER.

Ah! mon dieu! s'ils savaient que j'ai donné leur chambre à un goddem, ils ne remettraient d' la vie les pieds dans mon auberge. (*Elle sort.*)

GEORGETTE, *à la cantonnade.*

Laissez-moi, madame Berthier, j' les appais'rons bien moi.

BOULOT, *en dehors.*

La, la, Cadet (*Entrant à la cantonnade*) donnez-leur à chacun un bon picotin, ils sont plus fatigués que nous.

AIR : *Je reviens de la guerre.*

Dès qu'un marché m'réclame,
M'y voilà.
C'est en vain que ma femme
Me dira :
Pierre qui roul' n'amass' pas d'mousse;
Moi, je m'dis : va comme j'te pousse,
Et ça va.

MOUTONNET, *entrant.*

Bouchonnez le bien :

Même air.

Quand il faut s'mettre en route
Comm' me v'là,
Si queuqu' rhume, ou la goutte
M'arrêt' là,
Je tir' ma gourd', j'en pince un pouce,
Et je m'dis : va comme j'te pousse,
Et ça va.

(*Il boit.*)

GEORGETTE, *à Boulot.*

Tiens, vous r'v'là déjà, vous avez eu bientôt baclé vos affaires.

BOULOT.

J'en avons d'autres plus conséquentes à terminer cheux vous !... C'est c' qui nous a fait mener les choses rondement à Poissy.

MOUTONNET.

Oh ! t'as un peu trop lâché la main quoiqu' ça !... et t'as ben fait d' partir, car les confrères criaient déjà après toi.

BOULOT.

Tiens, chacun n'est-il pas maître de sa marchandise?

MOUTONNET.

Allons, t'as tort... quand il y a z'un cours...

BOULOT.

Gn'y a ni court ni long z'avec moi !... j' sais c' que j' gagne et ça suffit.... tant pis pour ceux qui perdent, ils n'ont qu'à faire comme moi... ou s'ils ne savent pas leur état, qu'ils se fassent auteurs ou artistes.

MOUTONNET, *à Georgette.*

Ah ! ça p'tite mère, vous allez porter mon porte-manteau dans ma chambre et... attendez... (*Il boit.*) Hein !... c'est bon quoique ça... et recommandez au garçon d'écurie ma picarde... j'irai bien voir moi-même tout-à-l'heure.

GEORGETTE.

Oh! soyez tranquille !... tant qu'à vot' Picarde elle va joliment se régaler... Du foin qu'est comme d' la salade et d' l'avoine qu'on en f'rait du pain d'épice... mais c'est vous que je n' savons où mettre.

MOUTONNET.

Bah!... toutes vos chambres sont prises ? tant mieux, tant mieux ! ça prouve que ça va bien, et j'aime que les braves gens fassent leurs affaires.

BOULOT.

Vous lui ferez un lit dans ma chambre.

GEORGETTE, *à part.*

Dans sa chambre... s'il savait qu'elle est prise aussi ?

MOUTONNET.

Ah ! mon Dieu ! un matelats par terre, j'avons quelquefois couché plus durement, hein!... père Boulot.

BOULOT.

Sans doute... mais chaque chose a son temps· J'étions plus jeune et moins riche... maintenant j' paye bien et j'entends être bien hébergé..,

GEORGETTE.

Allons allons, on vous soignera ben!... on vous mijottera, quoi!... parceque vous êtes un brave homme, qui avez de la probité, et d' l'argent... c'est que n' fais rien par intérêt, moi... vous n'oublierez pas la fille... hein? mais faut pas être méchant, père grognon... nous allons tâcher de vous contenter. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

BOULOT, MOUTONNET.

BOULOT.

Père grognon, père grognon!

MOUTONNET.

C'est vrai, tu bougonnes c'te jeunesse.

BOULOT.

Dame, pour son argent, il me semble...

MOUTONNET.

Allons, allons, tais-toi..... tu n'as á te plaindre ni des hommes ni du sort, tu l'arrondis joliment.

BOULOT.

Dame! en roulant la boule de neige grosssit.

MOUTONNET.

Oui, quand il n'y a pas d' coup d' soleil (*il boit*) mais tu fonderais un peu, toi qu'ça n' te ferait pas grand mal.

BOULOT.

Non, jarni, je n' crains pas la débâcle... mais je ne veux pas d' faux dégel... que je m' conserve tant seul'ment jusqu'à c' que j'aie vu mon Évelina bien établie, mariée comme il faut, et que je sois grand-père de cinq ou six enfans qui occupent des places un peu relevées et j' dis adieu à Poissy et au monde entier.

MOUTONNET.

Ah ben, t'as l' temps de t'engraisser encore!... moi je n' suis pas si ambitieux: qu'après avoir bien marié mon Hipolite, j' lui mette seul'ment l' pied à l'étrier, avec une sous-préfecture ou une bonne recette... qu'il devienne après maréchal de France ou directeur des douanes, je m'en bats l'oeil. (*Il boit.*)

BOULOT.

Oh! quand tu vas voir ma fille.

MOUTONNET.

Evelina ?

BOULOT.

Tu s'ras ben surpris, va... elle vous a une figure!... des manières !

MOUTONNET.

Et mon Hipolite donc ?

BOULOT.

Ton fils ?

MOUTONNET.

Il vous a une tournure.. un air !

BOULOT.

Elle danse... elle chante... elle joue de l'épinette comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie.

MOUTONNET.

Il lit, il écrit, il carcule, il raisonne, enfin il parle, il parle, si tu l'entendais....

BOULOT.

Quand tu la verras...

MOUTONNET.

Quoi ?

BOULOT.

Eh bien! tu verras.

AIR : *Vaud. du Petit Courrier.*

Quand elle vous prend son grand air,
On dirait la fille d'un' comtesse.

MOUTONNET.

Quand mon Hippolit' se redresse,
On dirait l'fils d'un duc et pair.

BOULOT.

D'après l'esprit dont chacun brille,
On croirait, à les voir tous deux,
Qu'nos enfans n'sont pas d'not' famille.

MOUTONNET, *lui prenant la main.*

Nous somm's deux pères bien heureux !

Ah! çà, tu vas la voir, nous allons déjeûner avec elle. dis donc, j' t'en prie, pas de gros mots.

MOUTONNET.

Moi ?

BOULOT

C'est que quand t'as bu un verre de vin.

MOUTONNET.

Laisse donc.... tâche seul'ment de tenir ta langue aussi bien qu' moi. je suis toujours respectueux devant le sexe. (*Il boit.*)(*On entend préluder sur une guitarre.*)

BOULOT.

Entends-tu ?

MOUTONNET.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BOULOT.

C'est elle, c'est Evélina.

MOUTONNET.

C'est du timpanon qu'elle joue là.

BOULOT.

C'est une lyre, tu ne connais pas ça, toi.

MOUTONNET.

Lyre ou tympanon, elle en pince joliment tout de même.

BOULOT.

Chut!

ÉVÉLINA, *dans sa chambre.*

(*Elle chante en s'accompagnant de la guitarre.*)

Mio caro Alonzo
Core Tourmenta to
Ho!
Per amore solo
Palpitor mio caro.

MOUTONNET.

Dis donc, qu'est ce qu'elle dit ? *mio caro.*

BOULOT.

Des caro, des caro! tu ne vois pas que c'est du latin.

MOUTONNET.

C'est donc ça qu' c'est du grec pour moi.

BOULOT.

Tais-toi, la v'là!

SCENE XIV.

Les précédens, EVELINA.

ÉVÉLINA.

Ah! mon père, que vous êtes donc aimable d'être venu si promptement.

BOULOT, *l'embrassant.*

Me v'là, mon enfant. Les affaires m'appellaient là-bas, les plaisirs me rappelaient ici, et j'ai eu bientôt fait avec les affaires. (*à part à Moutonnet*) Hein! comment la trouves-tu?

MOUTONNET.

C'est un beau brin d' fille! elle est, ma foi, bien tapée et bonne à marier..... c'est une commère qui ne laissera pas son homme dans l'embarras.

BOULOT, *bas.*

Ah! te voilà déjà... veux-tu te taire!...

MOUTONNET, *bas à Boulot.*

Elle ne m'entend pas; et puis, après tout, je n'ai rien dit...

BOULOT.

Allons, vas-tu recommencer?

MOUTONNET.

Parbleu! je l'en ferais juge elle-même. (*Boulot le tire par son habit pour l'empêcher de parler*) Mademoiselle (*même jeu*), votre cher papa se fâche, parce que je lui dis... (*même jeu*) (*à Boulot*); mais laisse-moi donc... (*à Evelina*), parce que je lui dis que vous êtes belle, et bonne à marier... C'est-y là un mauvais compliment?

BOULOT.

Tu vois bien que tu l'intimides.

MOUTONNET.

Mademoiselle (*à Boulot, qui le tire pour l'empêcher de parler.*) laisse-moi donc... Mademoiselle, je voudrais avoir vingt garçons comme j'n'en ai qu'un... j'vous les donnerais tous en mariage à votre choix, comme je m'appelle Eustache Moutonnet, Picard de naissance, et nourisseur, de mon métier... où c' que je dirai qu' jai engraissé queuqu' part autour d'une douzaine de milliers de moutons dans ma vie; je ne me tromperais pas d'un cent, et que j'puis dire, qu'à Poissy, comme à Sceaux, comme partout, je suis là... voyez-vous, mam'selle, tout à vot' service, comme à celui d'vot' cher papa, que v'là, qui

est mon ami avant qu'vous soyissiez au monde... et que comme les humains doivent s'entr'aider...

BOULOT.

Allons, qu'as-tu donc? On te donne raison, que veux-tu de plus ?

MOUTONNET.

Non, mais si tu pouvais croire, ou mam'selle, que j'aie pu l'offenser.

ÉVELINA.

Ah! monsieur, vous n'avez rien dit que de très,honnête et de très-raisonnable.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Ah! quels que soient vos discours,
Vous ne pouvez me déplaire ;
Comme l'ami de mon père,
Je vous respecte toujours.

MOUTONNET, *serrant la main à Boulot.*

Ensembl' nous buvons rasade !

EVELINA.

En vous, je me persuade
Trouver Oreste et Pilade ;
Ils s'aimaient ainsi tous deux.

MOUTONNET, *bas à Boulot.*

Dis-moi donc, mon camarade,
Cet Oreste et ce Pilade,
C'était-il des marchands d' bœufs ?

BOULOT.

Imbécille ! Oreste et Pilade, c'est queuq' banquiers de Paris ; si t'avais fait tes études, tu saurais ça.

MOUTONNET.

Tiens, vois-tu, elle a dix fois plus de bonsens qu'toi... j'donnerais cent métis pour qu'elle fût ma fille. (*Il va pour boire à sa gourde, et se retient à cause d'Evelina.*) Viens, viens ; tu sais qu'nous avons un p'tit compte à régler, finissons ça avant déjeûner pour n'y avoir plus à penser. (*Il va pour entrer dans le pavillon*) Eh bien ! il n'ya pas d'clef à ma porte.. la mère Berthier n'la laisse jamais ; elle a raison, montons chez elle.

BOULOT.

Oui, nous y trouverons tout ce qu'il nous faut, du papier, des plumes.

MOUTONNET.

Oh moi, j'n'en use pas; sur mes doigts, vois-tu, v'là ma table de multiplication et je n'me trompe pas plus que je n'trompe les autres.

BOULOT, *à Evelina.*

Tu r'viendras nous r'joindre dans un quart-d'heure.

ÉVELINA.

Oui, mon père.

BOULOS, *de la porte de l'auberge.*

A la revoyure, mam'zelle!.. vous voyez que j' n'ai pas voulu vous offenser, ni M. vot' cher papa...

(Il entre dans l'auberge avec Moutonnet.)

SCENE XV.

EVELINA, *seule.*

Madame Berthier m'a dit qu'un jeune homme, qui est descendu dans cette auberge, avait une lettre à me remettre de la part de ma maîtresse de pension.... Que peut-elle m'écrire?... serait-ce au sujet d'Hyppolitte?... Elle ne connait point le secret de mon cœur... Il m'aime, je n'en puis douter, mais s'il savait que je suis la fille d'un simple marchand de Poissy; lui, qui sans doute appartient à une famille distinguée...

RONDEAU, de DOCHE.

C'est un jeune homme comme il faut,
Esprit, tournure,
Tout me l'assure.
Il m'a su plaire d'un seul mot;
C'est un jeune homme comme il faut.
Dans le bal, il frappa ma vue
Par sa mise d'un goût parfait,
Et mon ame fut toute émue
Quand je le vis qui me lorgnait;
Il s'approcha de moi bien vîte,
Me fit un petit compliment,
Et m'engagea très-galamment
Pour trois contredanses de suite....
C'est un jeune homme comme il faut,
Esprit, tournure,
Tout me l'assure, etc.

Ah! mon Dieu! c'est lui-même!

SCENE XVI.

EVELINA, HIPOLITTE.

HIPOLITE.

Evelina !

ÉVELINA.

Quoi ! c'est vous, Hipolite!

HIPOLITE.

Je vous cherche depuis votre départ de Paris... Vous éloigner sans me prévenir !

ÉVELINA.

Le pouvais-je?... et à quoi vous servira de m'avoir retrouvée? Vous ne connaissez pas ma famille, tout espoir de mariage, entre nous, paraît impossible.

HIPOLITE.

Oh ! je ne sais que trop la distance qui nous sépare ! mais nos parens ne nous aiment-ils pas assez pour sacrifier de vains préjugés au bonheur de leurs enfans.

ÉVELINA, *à part.*

Saurait-il que mon père...

HIPOLITE, *à part, voyant qu'elle se parle bas.*

Lui aurait-on dit que je suis le fils d'un bouvier (*haut*) Je verrai votre père, je lui parlerai, je l'attendrirai.

ÉVELINA.

Mais le vôtre...

HIPOLITE.

Oh ! le mien! je réponds de son consentement... Il vient justement d'arriver dans cette maison, où il ne s'attend pas à me trouver.

ÉVELINA.

Ah ! mon Dieu ! il pourrait nous surprendre !... que je serais honteuse !.. De grâce, Hippolyte, repartez pour Paris, où une brillante carrière vous attend, et ne pensez plus à moi.

HIPOLITE.

Moi, vous oublier !

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Je suis aimé... sûr de votre constance,
Pour notre hymen j'ose tout espérer,
Et ce n'est pas notre naissance
Qui, pour jamais, pourra nous séparer.
Oh ! les grandeurs ne sont qu'une chimère,
Et, pour un fils, j'ose en croire mon cœur,
Le plus beau nom est celui de son père,
Le plus beau titre est d'être homme d'honneur.

ÉVELINA.

Cher Hipolite, je n'ose partager votre espoir.

Hipolyte lui baise la main.

SCENE XVII.

Les Mêmes, GEORGETTE.

GEORGETTE, *à Evelina.*

Mam'selle, on vous demande par là.

ÉVELINA, *reprenant son air fier, et faisant la révérence.*

Adieu, monsieur Hipolite.

GEORGETTE, *à part en rentrant.*

V'là une demoiselle bien élevée. Comme c'est réservé avec un homme.

Tandisque Georgette dit cette phrase sur le devant de la scène, Hipolite dans le fond baise la main d'Evélina.

SCÈNE XVIII.

HIPOLITE, seul.

Du courage ; voyons son père, faisons-lui l'aveu de mon amour... peut-être ne me repoussera-t-il pas... il loge dans ce pavillon... le voici... que vais-je lui dire ?

SCENE XIX.

HIPOLTIE, CHESTER.

CHESTER, *sortant du pavillon sans voir Hipolyte.*

Ma foi... on être vraiment à son aise dans cette auber-

giste... Je avais fait un déjeûner pour un des trois royaumes réunis.

HIPOLITE, *à part.*

Comment, il est anglais?

CHESTER, *à part.*

Que voulait ce gentleman?

HIPOLITE

Monsieur..... (*à part*) C'est peut-être un mylord.

CHESTER.

Vos disais, monsieur?

HIPOLITE.

Monsieur, vous habitez la France?

CHESTER.

Yès! je habite ce pavillon.

HIPOLITE.

Vous avez fait élever votre fille dans un pensionnat, à Paris?

CHESTER.

Yès! Paris il était le premèire cité d l'Europe pour le éducation des dames!.. Vos avez connaissance de ma fille?

HIPOLITE, *troublé.*

Monsieur, j'ai eu le bonheur de la voir plusieurs fois dans son pensionnat, et j'ai conçu pour elle...

CHESTER.

Eh bien?

HIPOLITE

Ah! monsieur, croyez que l'attachement le plus tendre et le plus respectueux....

CHESTER.

Vous aimez ma fille!... Nos hâme forthat! il n'y a pas de honte pour cela. Elle était aimée de tous ceux qui la connaissaient.

AIR : *Vaud. de partie carrée.*

Quelque chagrin dans vos yeux se dénote,
Confiez-moi tous vos secrets ;
Je ne suis pas votre compatriote,
Et cependant j'aimais fort les Français...

En ne songeant qu'à leur esprit folâtre,
Un étranger peut souvent les blâmer ;
Mais quand on les a vus combattre,
Il faut les estimer.

Dites à moi... ma fille avait distingué vous ?

HIPOLITE, *embarrassé.*

Monsieur...

CHESTER, *le regardant.*

Yes, elle avait distingué... je saurai bientôt si c'était la vérité (*il appèle.*) James ! James !... J'écrivai sur le champ à ma fille.

HIPOLITE.

Mademoiselle Evélina ?... Mais n'est-elle pas ici avec vous ?

CHESTER.

Quoi ! vous amoureux de mademoiselle Evélina !...

HIPOLITE.

Oui, monsieur, de votre fille.

CHESTER, *à part.*

Oh ! oh ! la chose, il était charmante ! venir demander à moi, en mariage la femme que je voulais épouser moi-même... et me prendre pour son père... goddem ! c'était une bonne leçon (*haut.*) Messieurs, je étais dans le satisfactionne beaucoup... où est votre père, que je parlai à lui ? ...

HIPOLITE, *hésitant.*

Ah ! Monsieur !... Mon père... est d'une origine... qui, sans doute, ne vaut pas la vôtre...

CHESTER.

Qu'est-ce que cela, origine ?

HIPOLITE.

Sa naissance...

CHESTER.

Eh bien ! quoi ?

HIPOLITE.

Il est fils d'un d'un simple bouvier et il suit l'état de son père... son nom est Moutonnet.

CHESTER, *très-étonné*

Moutonnet !... (*Il reste rêveur.*)

HIPOLITE.

Oui, monsieur.

CHESTER.

Ne avait-il pas une petite ferme près d'Amiens?

HIPOLITE.

Oui; il y a bientôt vingt ans qu'il l'a vendue, et qu'il est allé s'établir dans le Berry.

CHESTER.

Goddem! C'était heureux!... Je avais cherché lui partout... mon ami... mon fils... (*il le regarde.*) C'est vrai, il lui ressemblait... je embrassais vous... je dotais vous! et je marierai vous avec Evélina... entendez-vous, mon fils...

Evélina paraît pendant la fin de cette scène.

SCENE XX.

Les Précédens, EVELINA, *dans le fond.*

ÉVÉLINA, *à part.*

Son fils! se peut-il?... (*Elle reste dans le fond.*)

CHESTER, *bas à Hipolite.*

La voici!... laissai avec elle moi, et fesais venir votre père.

Hipolite sort

ÉVÉLINA, *à part.*

Son fils!.. Je n'ose croire ce que j'entends!

CHESTER.

Vous avez écouté, miss.

ÉVÉLINA.

Oui, monsieur, mais j'ai encore peine à revenir de ma surprise... votre fils Hipolite...

CHESTER, *étonné.*

Mon fils Hipolite!...

ÉVÉLINA.

Ne venez-vous pas de l'appeler votre fils?

CHESTER.

Yes, yes!...

ÉVÉLINA.

Air : *du Partage de la richesse.*

Il m'aime, il vient de vous l'apprendre ;
Moi, tendrement je le chéris.
A votre fils j'ose prétendre !...

CHESTER, *à part,*

Voilà l'autre qu' était mon fils !

EVELINA.

Jusqu'à ce jour je suis sincère ;
Son nom, son rang, ne m'étaient pas connus,
Et j'ignorais que vous fussiez son père.

CHESTER, *à part.*

Je ne le savais pas non plus.

ÉVÉLINA.

Mais il ne vous a sans doute pas dit, que j'étais la fille d'un simple marchand de Poissy.

CHESTRR.

Votre père était ?...

ÉVÉLINA.

Croyez bien, monsieur, que j'avais défendu à votre fils de penser à moi, que je l'avais fui dans l'espoir de le faire renoncer à un mariage aussi disproporsionné... et pardonnez...

CHESTER, *à part.*

Godem ! que c'était encore heureux ! par le hasard de les circonstance du quiproquo ! (*haut.*) Ma jolie miss... je pardonnais tout.. vousserez heureuse.. d'abordje vous épouserai pas.

CHESTER.

Comment, monsieur...

ÉVÉLINA.

N'ayez pas peur je vous épouserai pas !... vous épouserez... comment que vous appelez mon fils?..

CHESTER.

Hipolite !

ÉVÉLINA.

Ah !.. c'éait Hypolite que vous nommez mon fils?.. Yes!.. Vous épouserez Hipolite, allez prévenir votre père vîte comme le vent, je l'attendais dans le pavillon.

Air : *Quel plaisir ! tout m'enchante.*

Quel bonheur est le vòtre !
Pour ces amans tout ira bien ;
Ils sont faits l'un pour l'autre,
Et tous deux ils n'en savent rien.

EVELINA.

Oh ! le charmant mariage !
Tout me sourit à présent.

CHESTER, *à part.*

Si je l'épousais, je gage
Qu'elle ne rirait pas tant.

EVELINA.

Ensemble.
Quel bonheur est le nôtre !
En formant le plus doux lien,
Nous serons l'un à l'autre,
Notre amour ne craindra plus rien.

CHESTER.

Quel bonheur est le nôtre ! etc.

SCENE XXI

ÉVELINA, seule.

Je ne reviens pas de ma surprise ; qui aurait pu croire que cet étranger aurait consenti si facilement ? Mais voici mon père... il faut l'instruire de tout ceci.

SCENE XXII.

BOULOT, ÉVELINA.

BOULOT, *entrant.*

Ah ! çà, mon enfant, à nous deux, à présent... Ecoute, mon Evélina... si je n'suis pas bien rafiné dans mes manières et dans mon langage, je n'en ai pas moins amassé, avec mon gros bonsens, une fortune qui ne doit rien à personne, et je n'fouillerai pas dans la poche du voisin pour te donner une bonne dot.

ÉVELINA.

Ah ! mon père, fussiez-vous moins riche, croyez que je ne vous en aimerais pas moins.

BOULOT.

Fort bien, j'connais ton cœur... Mais avec l'éducation que t'as r'çue, il t'faut un épouseux d'une haute volée,

et, pour qu'on fasse bonne mine à un beau-père de ma trempe, il faut queuque chose qui me relève...

ÉVELINA.

Mon père, est-ce que vous auriez déjà pensé à m'établir?

BOULOT.

Et à quoi veux-tu donc que j'pense, si c'n'est à ton bonheur?.. et, à ton âge, où est le bonheur, si c'n'est dans l'choix d'un bon mari?

ÉVELIVA, *embarrassée.*

Mais, mon père...

BOULOT.

Quoi!

ÉVELINA.

Si... j'avais déjà fait un choix?

BOULOT.

Sans m'avoir consulté?.. Corbleu! mam'selle!..

ÉVELINA.

Ne vous fâchez pas, mon père, je suis certaine que vous approuverez le choix que j'ai fait... c'est un jeune homme.

BOULOT.

Un jeune homme!... J'pense ben qu'tu n'as pas été choisir un barbon.

Air *Vaudeville, des six pantouffes.*

Ça, voyons, ma chère fille,
Parlons peu, mais parlons bien:
Est-c' par la richess' qu'il brille?

EVELINA.

Plus que nous il a du bien.

BOULOT.

Bon; car moi, qu'ai du service,
J'soutiens qu' chez l'homm' comme il faut,
Si pauvreté n'est pas vice,
C'est toujours un fier défaut.

ÉVELINA.

C'est le fils d'un seigneur anglais.

BOULOT.

D'un seigneur anglais!... Mais quand il me connaîtra..?

ÉVELINA.

Il vous connaît... je lui ai parlé, et il va lui-même vous demander votre consentement.

BOULOT.

Comment, lui-même!.. un seigneur!

ÉVELINA.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas, mon père?

BOULOT.

Si je te pardonne?.. le fils d'un seigneur!.. J'te remercie même... Viens m'embrasser (*il l'embrasse*), et va vîte te requinquer un peu.

ÉVELINA, *joyeuse.*

J'y vais, mon père... (*à part*) Allons porter cette bonne nouvelle à Hipolite.

Elle sort.

SCENE XXIV.

BOULOT, seul.

Je ne m'attendais pas à c'te bonne fortune-là... le fils d'un seigneur!

SCENE XXV.

BOULOT, MOUTONNET.

MOUTONNET, *entrant en riant.*

Ah! ah! ah!.. en v'là une bonne, par exemple!

BOULOT.

Qu'as-tu donc?

MOUTONNET.

Quand j'te disais qu'mon garçon s'rait marié avant ta fille, et à un grand parti, encore!

BOULOT, *riant.*

Ah! ah! ah! c'est d'ça qu'tu ris!... Tu pourrais bien te tromper.

MOUTONNET.

Si j'te disais!... Mais non, tu n'me croirais pas.

BOULOT.

Et moi donc, si j'te contais... mais non, tu tomb'rais d'ton haut !

MOUTONNET.

Parle toujours, va, nos affaires sont en bon chemin.

BOULOT.

Les nôtres s'ront terminées quand nous voudrons.

MOUTONNET.

Demain, mon fils épouse la fille d'un riche Anglais.

BOULOT.

Bon ! ce soir ma fille s'ra la femme du fils d'un mylord.

MOUTONNET.

En vérité ?

BOULOT.

En vérité... elle va former la chaine anglaise.

MOUTONNET.

Ah ! mon ami, embrasse-moi ; nous v'là grands seigneurs !

BOULOT.

Ah ! mon Dieu oui... nous v'là greffés ! Dis donc, les confrères vont-ils ouvrir de grands yeux !

MOUTONNET.

Vont-ils allonger la mine !

BOULOT.

J'les vois d'ici, quoi !

AIR : *de Doche.*

Père Boulot, v'là qu'est ben fort !
Il faut qu'vous soyez cousu d'or ;
Pour votre fill' quel coup du sort !
Elle entre, sans effort,
Dans la familll' d'un lord.

Eh bien ! oui... elle entr' dans une famille huppée !... Mais... mais, mais... y a pas d'mais... et pas d'mauvaise plaisanterie... parc' qu'à présent je n'veux plus rire... Et, là-dessus,

Réjouissons-nous !
Trémoussons-nous !

Requinquons-nous !
L'sort nous est prospère,
Laissons-nous faire.
Sans crainte, surtout,
Allons à tout,
F'sons not' va-tout,
Avec des écus on entr' partout.

(*Ils dansent sur la ritournelle.*)

MOUTONNET.

Deuxième Couplet.

Couverts de brod'rie et d'gallon,
J'nous vois déjà dans un salon
Nous prom'ner en larg', puis en long:
Messieurs, nous dira-t-on,
Quels beaux airs ! quel bon ton !

Messieurs, certainement... Vous n'vous amusez pas, monsieur Moutonnet ?.. — Madame, je ne suis pas entré ici pour m'amuser... Ah ! ah !

Réjouissons-nous !
Trémoussons-nous !
Requinquons-nous !
L'sort nous est prospère,
Laissons-nous faire;
Sans crainte, surtout,
Allons à tout,
F'sons not' va-tout;
Avec des écus on entr' partout.

(*Ils dansent.*)

SCENE XXVI.

Les Mêmes, CHESTER, *pendant la danse, paraît dans le fond du théâtre.*

CHESTER, *à part.*

Je gagerais que c'était eux.

BOULOT, *apercevant Chester, bas à Moutonnet.*

Dis donc, j'crois qu'voilà l'beau-père de mon Évélina.

MOUTONNET.

A l'encolure, ça doit être celui de mon Hipolite.

BOULOT.

Qui sait ?... c'est peut-être celui de tous les deux.

MOUTONNET.

C'est vrai, qu'est-c'qui nous dit qu'il n'a pas fille et garçon ?... Aborde.

BOULOT.

Non, parl', toi.

CHESTER, *s'avançant.*

Messieurs, c'était sans doute moi que vous cherchez?

MOUTONNET et BOULOT.

Monseigneur...

CHESTER.

J'étais pas votre seigneur.

BOULOT, *à part.*

Il n'est pas mon seigneur.

MOUTONNET et BOULOT.

Milord...

CHESTER.

J'étais pas milord !

MOUTONNET.

Alors... votre excellence...

CHESTER.

J'étais pas excellent non plus... Ecoutez. Vous avez l'un de vous, une demoiselle très-jolie ?

BOULOT.

C'est moi.

CHESTER.

Et l'autre un jeune et gentil garçon très-bien éducationné.

MOUTONNET.

C'est moi.

CHESTER.

Je offrais pour marier tous les deux comme il faut.

BOULOT.

C'est trop d'honneur.

MOUTONNET.

Certainement c'est trop d'honneur.

CHESTER.

J'assurais la richesse de ces jeunes époux, et je demandais votre consentement?

BOULOT.

Nous n'voulons que l'bonheur de nos enfans!

MOUTONNET.

Oui, le bonheur de nos enfans avant tout.

BOULOT.

Oh! avant tout!

CHESTER.

Je pourrai donc payer une dette bien chère à mon cœur... James! James! je donnais sur-le-champ des ordres pour les noces... nous partir pour Paris... James! James!

BOULOT.

Un moment... j'y mets une condition, c'est que ma fille ne quittera pas la France.

MOUTONNET.

Et moi donc... je consens à ce que mon fils soit un milord, mais je ne veux pas qu'il cesse d'être français.

CHESTER.

C'était juste... James! James!

SCENE XXVII.

Les Précédens, JAMES.

CHESTER, *à James.*

Pourquoi pas venir quandj'appelai vous, petite coquine.

JAMES.

Monsieur, c'est que je consolais le postillon André, qui est amoureux.

CHESTER.

Amoureux, il faut marier lui bien vîte.

BOULOT, *à Montonnet.*

Dis donc, est-ce qu'il aurait aussi un parti pour André?

JAMES.

Monsieur, c'est la mère Berthier qui s'y oppose.

Mme. BERTHIER, *arrivant.*

Oui, je m'y oppose!.. parce que Georgette est ma filleule:. qu'elle a de la vertu, mais qu'elle n'a que ça, et que si je n'avais apporté que ça à mon mari, il n'aurait pas été riche.

GEORGETTE.

Mais puisque qu'André se contente de ce que j'ai!...

CHESTER.

C'est bon! c'est bon!... allez chercher de suite M. Hipolite et mademoiselle Evélina.

JAMES.

Justement, les voici.

SCENE XXVII.

Les Précédens, EVELINA, HYPOLITE, GEORGETTE, ANDRE, Mad. BERTHIER.

CHESTER.

Venez, mes enfans, tout était d'accord avec vos parens, embrassez-les et ne songeons plus qu'à la noce.

ÉVÉLINA, *embrassant Boulot, et* HIPOLITE, *embrassant Moutonnet.*

Ah! mon père.

ÉVÉLINA.

Comment, monsieur est votre père!

MOUTONNET.

Je le présume, au moins.

HIPOLITE.

Monsieur est le vôtre?

BOULOT.

Qu'y a t-il donc là de si extraordinaire? est-ce qu'ils sont fous?

CHESTER.

Yes, ils étaient fous d'amour l'un pour l'autre. Chacun il m'avait pris pour le père de l'objet aimé... je adoptai tous les deux, et je réclamai votre parole.

BOULOT.

Oui, mais c'est que ceci change bien la thèse.

CHESTER.

Il faut faire le bonheur de nos enfans avant tout, vous avez dit.

MOUTONNET, *à part.*

Moi qui croyais faire entrer mon fils dans une famille illustre! la famille des Boulot...

BOULOT.

Vaut bien celle des Moutonnet (*à Chester.*) Mais vous, monsieur, qui êtes vous donc?

MOUTONNET.

Oui, oui, qui êtes vous?

CHESTER, *à Moutonnet.*

Vous pas souvenir avoir donné assistance et protection à un pauvre étranger à Amiens... moi je l'avais oublié jamais.

MOUTONNET.

Quoi... vous seriez l'Anglais.

CHESTER.

Goddem... j'étais pás Anglais, j'étais Irlandais!.. j'étais loyal et reconnaissant. Je chercheais vous partout et je me vengais en faisant du bien à tous les Français que j'avais vus... mais j'avais retrouvé vous, et je adoptai votre fils comme le mien.

BOULOT.

Alors, dès que vous devenez son père..!

CHESTER.

Yes! et comme je voulais que tout le monde être aussi heureux que moi aujourd'hui, je dotai aussi la petite... qui a le nez en l'air...

GEORGETTE.

Georgette !

CHESTER.

Pour qu'elle épouse son postillon...

MOUTONNET, *à part.*

Alors il faut qu'il ait de l'argent plus que tous les marchands de bœufs ensemble.

VAUDEVILLE.

Air : *Contredanse de* (Guillaume, Gautier et Guarguille.

MOUTONNET.

Débouchons l'vin,
Cassons la croûte,
Puis en route, en route, en route;
En tout pays, l'argent en main,
Coûte qui coûte,
On fait son chemin.

CHOEUR.

Débouchons, etc.

BOULOT.

Mes enfans, g'nya ben d'mauvais pas
Dans la rout' que vous allez faire;
Je me suis tiré de l'ornière,
J'espèr' que vous n'y tomb'rez pas.
Heureux, trop heureux le père
Qui, touchant à son déclin,
Avant d'finir sa carrière,
Voit ses enfans dans l'bon chemin !

CHOEUR.

Débouchons, etc.

MOUTONNET.

Ce n'est pas le tout d'être adroit,
Chacun peut bien aller à Rome;
L'important est d'être honnête homme,
Le plus sûr est de marcher droit.
Que de routes on rencontre
Pour s'enrichir et grand train;
Mon fils, prends celle qui montre
L'honneur au bout du chemin.

CHOEUR.

Débouchons, etc.

Mad. BERTHIER.

Dans l'âge aimable des desirs,
Des amours, j'ai suivi la route,
Et je sais trop ce qu'il en coûte
Et de larmes et de soupirs!
Hélas! d'un époux volage
Par malheur je pris la main;
Souvent, au quart du voyage,
Il me laissait en chemin.

CHOEUR.

Débouchons, etc.

ANDRÉ.

Je n'ai pourtant rien amassé
D'puis dix ans que je cours la poste;
Depuis dix ans, solide au poste,
Je n'en suis pas plus avancé.

JAMES.

Pour moi, ce métier me lasse,
J'en vois tant, soir et matin,
Qui restent toujours en place,
Et qui font bien leur chemin.

CHOEUR.

Débouchons, etc.

HIPOLITTE.

Joyeux auteurs, dans vos ébats,
Prenez, à la gaîté fidèles,
Piron, Favart pour vos modèles.
Et, de loin, marchez sur leurs pas.
Mais, tout en suivant leur trace,
Pour grossir votre butin,
Ne les traitez pas, de grace,
Comme sur un grand chemin.

CHOEUR.

Débouchons, etc.

CHESTER.

Les armes, comme les beaux arts,
Ennoblissent mainte carrière;
Lully, Le Poussin, et Molière,
Ont suivi Turenne et Villars.
Ces noms si chers à l'histoire
Prouvent, bravant les destins,
Que les Français, de la gloire
Ont connu tous les chemins.

CHOEUR.

Débouchons l'vin, etc.

EVELINA, *au public.*

Au pinceau d'un peintre français
Qui de Paris fait les délices,
Quand nous empruntons nos esquisses,
Daignez accueillir nos essais.
Que l'indulgence y préside,
Et que, nous prêtant la main,
Elle nous serve et nous guide
Jusqu'à la fin du chemin.

CHOEUR.

Débouchons l'vin,
Cassons la croûte,
Puis en route, en route en routen.
En tout pays, l'argent en main,
Coûte qui coûte,
On fait son chemin.

FIN.